

Dogvilles : Jean Rolin sur les traces des chiens errants

Manet van MONFRANS

Université d'Amsterdam

Pour nombre d'écrivains, les animaux témoignent de l'horreur des conflits humains. Ainsi, le thème des morts laissés sans sépulture, dévorés par les chiens, traverse la littérature de bout en bout – d'Homère à Vassili Grossman, de la Bible aux *Bienveillantes* de Jonathan Littell. À titre d'exemple, on peut évoquer la plainte funèbre d'Andromaque à la fin de *L'Iliade*, quand, des murs de Troie, elle voit Achille attacher le cadavre de son époux Hector à son char et le traîner vers le camp grec : « et maintenant, près des nefs creuses, loin de tes parents, les vers grouillants, après les chiens repus, vont dévorer ton corps »¹.

Cette plainte d'Andromaque figure dans *Un chien mort après lui* de Jean Rolin (1949), livre qui se situe à mi-chemin entre le reportage et le récit d'investigation, échappant à la taxinomie générique traditionnelle². Dans *L'homme qui a vu l'ours*, recueil paru en 2006, Rolin, journaliste et écrivain, avait réuni une partie des reportages et articles qu'il avait publiés dans différents journaux et magazines entre 1980 et le début des années 2000³. Évoquant friches urbaines et terrains vagues, donnant un aperçu social du périurbain parisien, *Zones* (1995) et *La Clôture* (2002) sont des

¹ Homère, *Iliade*, Chant XXII, v. 508-509.

² Rolin, Jean, (2009) *Un chien mort après lui*, Paris, P.O.L. p. 87. La pagination des références données entre parenthèses dans le texte et précédées du sigle CM renvoie à cette édition. Ce n'est qu'avec *Le ravissement de Britney Spears* (Paris, P.O.L., 2011) que Rolin est retourné au genre du roman, abandonné après la parution de *L'Organisation* (Paris, Gallimard, 1996). Alors que ce dernier texte est une autobiographie déguisée en roman, portant sur la période de militantisme de l'auteur pour la Gauche révolutionnaire, le premier est un roman d'espionnage doublé d'un reportage sur l'Amérique.

³ Titre ironique : l'expression « L'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours » signifie que l'information a été répétée et déformée. Renvoyant à *Heart of Darkness* de Joseph Conrad, l'article d'ouverture, « En remontant le fleuve Congo », fait écho à l'ironie du titre du recueil qui est en même temps le sous-titre de l'un des reportages.

ou bien, *reprenant eux aussi leur travail au point où ils l'avaient laissé, s'efforceraient-ils à nouveau à me dévorer ?* »⁵ (CM, p. 346). Pour le reste, les chapitres forment des tableaux plus ou moins indépendants dans lesquels des chiens apparaissent toujours, soit au centre, soit dans un coin de la toile, comme les animaux représentés par les peintres du XVI^e ou du XVII^e siècle. Mais alors que ces derniers, domestiqués, étaient des symboles de fidélité, les premiers ont un comportement imprévisible, parfois menaçant ou répugnant. Un des rares tableaux mentionnés dans le texte, du peintre haïtien Sénèque Obin (1873-1977), représente un cheval mort renversé les jambes en l'air, assailli par une dizaine de chiens (CM, p. 188)⁶.

Le narrateur date ses séjours avec précision, bien que de manière indirecte et parfois avec une certaine complexité. Ainsi, l'évocation de l'impasse Basmany à Moscou renvoie à l'aspect que celle-ci présentait « le jour où l'ingénieur Mikhail Kalashnikov célébrait au musée central des forces armées, à Moscou, le 60^e anniversaire de son invention, l'AK 47 (« A » pour Avtomat, « K » pour Kalashnikov et 47 pour l'année de sa conception) » (CM, p. 30). Cette datation indirecte de son propre séjour à Moscou (en 2007) revient à condenser un demi-siècle de conflits sanglants : la Kalashnikov est « à coup sûr l'arme individuelle [...] qui, sous toutes latitudes, mais principalement dans la zone intertropicale, a tué ou blessé le plus de monde et certainement aussi un nombre incalculable de chiens, errants ou non [...] » (CM, p. 30). De même, la visite du narrateur à Haïti coïncide avec la célébration du bicentenaire de l'assassinat de Dessalines (CM, p. 185). Cette information plutôt succincte oblige le lecteur à consulter d'autres sources pour savoir qui était Jean-Jacques Dessalines, et quand celui-ci a été assassiné. De la réponse à ces questions, qui le font remonter deux siècles dans l'histoire haïtienne mouvementée, on peut déduire que la visite du narrateur a eu lieu en octobre 2006⁷. Troisième exemple : le narrateur atterrit à Dar-

⁵ (Nous soulignons). Les chiens errants finiraient alors par donner la chasse au chasseur, tout comme Moby Dick, la baleine blanche, finit par engloutir le capitaine du Péquod, dont le nom, Achab, n'était déjà pas de bon augure. Le narrateur de Rolin nous rappelle le destin de son homonyme biblique impie dont le corps fut livré aux chiens. Voir à ce sujet Simon, Anne, (2011) « Chercher la trace, écrire l'esquive : l'animal comme être de fuite, de Maurice Genevoix à Jean Rolin », in Coquio, Catherine, Campos, Lucie et Engelibert, Jean-Paul, (dir.) *La Question animale*, pp. 167-181, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Interférences ». La construction en boucle rappelle celle de *La Clôture* : le narrateur se retrouve au même endroit, après une ou plusieurs années.

⁶ Tableau intitulé *Mort de tempête*.

⁷ La vie et la mort de Jean-Jacques Dessalines, ancien « marron », dirigeant de la Révolution haïtienne à partir de 1791, premier chef d'Etat haïtien, fondateur de l'Indépendance, assassiné par ses compagnons d'armes le 17 octobre 1806 à Pont-Rouge, annoncent cette histoire agitée.

es-Salaam, « huit jours après l'exécution de Sadam Hussein, et dix de plus depuis la mort apparemment naturelle de Saparmourat Nyazov » (CM, p. 233) – le dictateur turkmène. Le lecteur devra chercher dans sa mémoire la date précise de la mort de Hussein, le 30 décembre 2006, s'arrêter sur son exécution, et se rappeler ce que le narrateur avait révélé dès le premier chapitre sur le régime désastreux de Nyazov. Ce procédé, dont on pourrait multiplier les exemples, suggère que l'auteur-narrateur a construit le récit de son enquête à partir de carnets de voyage ou d'un journal de bord. Par les détours qu'il emprunte et auxquels il soumet ses lecteurs, il relie ses propres expériences à l'histoire contemporaine ou ancienne.

L'objet de l'enquête : les chiens errants

Le fil conducteur du livre étant les chiens errants, il convient de résumer brièvement les principales étapes de l'enquête menée par le narrateur, bien que celui-ci, avec une ironie marquée, insiste souvent sur la « futilité de sa démarche » et dise considérer son sujet « somme toute comme secondaire » (CM, p. 63). Cette attitude nonchalante par rapport à tel ou tel projet d'écriture semble être une constante dans l'œuvre de Rolin. Mêlant méthode stricte et incertitude téléologique, il s'intéresse plutôt à ce qu'un projet permet au texte de faire que de s'interroger sur sa pertinence en soi⁸. Le narrateur commence son enquête sur les canidés en demandant à un photographe tanzanien rencontré dans le passé (huit ans auparavant) de le renseigner sur les chiens errants apparaissant sur certaines de ses photos de parties de chasse, prises dans son lieu natal, Kasanga, autrefois connu sous le nom allemand Bismarckburg et situé sur la rive orientale du lac Tanganyika.

C'est un entretien avec le journaliste Philip Gourevitch, auteur d'un livre sur le génocide au Rwanda⁹, qui est à l'origine de cette initiative. Ce qui avait frappé le narrateur était l'observation suivante de Gourevitch : en 1995, après le génocide, il n'y avait plus de chiens au Rwanda. L'explication était la suivante : à mesure de leur progression dans le pays, les soldats du FPR (Front Patriotique Rwandais), des Tutsis,

⁸ Cette dépréciation ironique de ses propres projets d'écriture est une caractéristique que l'on retrouve dans de nombreux autres textes de Rolin. Voir à ce sujet Montfrans, Manet van, (2011) « Non-lieu, nom de lieu, lieu de mémoire : La clôture de Jean Rolin », in Obergöker, Timo, (dir.) *Les lieux de l'extrême contemporain : Orte des französischen Gegenwartsromans*, pp. 113-114, München, Martin Meidenbauer.

⁹ Gourevitch, Philip, (1998) *We Wish to Inform You That Tomorrow We Will Be Killed With Our Families*, New York, Farrar, Straus and Giroux. Rolin cite le titre de la traduction française avec sa navrante contradiction entre la formule toute faite et le contenu : *Nous avons le plaisir de vous informer que, demain, nous serons tués avec notre famille* (Folio, Documents, 2002).

avaient abattu tous les chiens parce que ceux-ci dévoraient les cadavres, appartenant en majorité à leur propre tribu, massacrée par les Hutus¹⁰. Le photographe tanzanien répond qu'il est d'avis que tous les chiens errants descendent de chiens domestiques ; il souligne l'inutilité et le danger de ces animaux qui vivent sur les décharges, autour des hôtels ou des marchés, prolifèrent, sont agressifs et peuvent transmettre la rage. En Tanzanie, ils sont périodiquement l'objet de tentatives d'éradication, par fusillade ou par poison.

Quelles que soient les villes qu'a visitées le narrateur, les rapports entre hommes et chiens errants obéissent un peu partout au schéma esquissé par le Tanzanien. Les autorités chargées de maintenir l'ordre et de limiter les risques sanitaires ont périodiquement recours à des tentatives d'extermination, massacres à grande échelle, de nos jours parfois dénoncés avec indignation comme « inhumains » ou « barbares » par des organisations luttant pour « le droit à la vie » de toutes les créatures y compris des chiens errants¹¹, ce qui, surtout dans les pays où de nombreux hommes vivent dans la plus grande misère, témoigne de priorités biaisées. Lorsqu'on lutte pour le droit à la vie, il vaudrait mieux centrer ses efforts sur l'amélioration des conditions de vie des hommes que sur la protection des animaux.

Contrairement aux autorités responsables de l'hygiène publique, les vagabonds, les sans-logis, tous ceux qui partagent leur habitat et leur destin avec les chiens errants, vivant comme eux en marge de la société, tolèrent souvent ces compagnons d'infortune. Parfois ils se les approprient et essaient d'en tirer profit. Par exemple, en les attachant aux brancards d'une charrette à bras (chiens de trait), ce qui était par ailleurs une pratique commune jusque dans les années 1960 (CM, p. 224) : destin enviable, lorsqu'on le compare à celui des chiens utilisés pendant la Deuxième Guerre mondiale par les Russes comme des commandos suicides pour détruire les chars allemands¹² ou à celui des chiens errants au Pérou. Dans un restaurant d'un faubourg de Mexico-city (Coyoacán) associé à Trotski, qui y avait passé les dernières années de sa vie, l'interlocuteur du narrateur lui raconte comment, confondant l'humain et l'animal, les guérilléros du Sentier lumineux avaient exécuté par pendaison des chiens errants qu'ils accusaient de trotskisme. Mais la conversation s'était écartée du sujet avant que cette information eût pu être décryptée.

¹⁰ Le FPR (Front Patriotique Rwandais) a été fondé dans les années 1980 par des Tutsis exilés en Ouganda.

¹¹ Il s'agit de populations comptant parfois jusqu'à trente ou quarante mille chiens.

¹² Mais parce qu'ils avaient été dressés avec des chars russes, ces chiens anti-chars se trompaient souvent de cible, détail que le narrateur ne relève pas mais qui aurait bien illustré son goût pour l'ironie situationnelle.

Demandant à un archéozoologue du CNRS pour quelle raison les chiens errants finissent généralement par présenter sous toutes les latitudes une apparence presque semblable, celle du « chien jaune » ou du « chien paria », le narrateur découvre que l'origine même du chien est un sujet controversé. Certains supposent que l'ancêtre du chien est le loup : une louve chinoise aurait donné naissance à l'essentiel des lignées de chiens domestiques. Mais cette thèse ne fait pas l'unanimité : elle est contestée entre autres par un couple de zoologues américains, Ray et Laura Coppinger, qui soutiennent que le chien s'est fait tout seul dans le voisinage de l'homme (CM, p. 245), avec l'apparition des villages au mésolithique, et celle, consécutive, des décharges attenantes aux villages ; dans sa recherche obstinée d'arguments pour étayer sa théorie, Ray Coppinger est, selon le narrateur ironique, devenu l'un « des meilleurs spécialistes et un des peintres les plus inspirés des décharges » (CM, p. 248). Aussi ne se prive-t-il pas du plaisir de paraphraser la description lyrique faite par Coppinger de la décharge de Tijuana, ville frontalière entre le Mexique et les Etats-Unis :

Coppinger décrit la décharge de Tijuana telle qu'elle lui est apparue pour la première fois, en sorte de Jérusalem Céleste, dans la lumière oblique du couchant, celle-ci réverbérée ou diffractée par une myriade d'emballages métalliques, de sacs ou de bouteilles en plastique, tandis que de cette montagne de déchets, percée de tuyaux pour l'évacuation des gaz, émanait une puanteur évoquant le jour du Jugement, et que s'affairaient encore sur ses pentes, séparément ou conjointement, des engins motorisés et des hommes à pied, des milliers d'oiseaux et plusieurs centaines de chiens. (CM, p. 249)

Après avoir marché sur les pas de Coppinger dans l'île de Pemba¹³, le narrateur revient sur son séjour australien et, reprenant certaines informations d'un reportage de 1997¹⁴, il décrit l'étonnante barrière à dingos, destinée à protéger les élevages de moutons des incursions de chiens sauvages (CM, p. 291). En compagnie d'un employé du Bureau pour la destruction des chiens (Wild Dog Destruction Board), basé à Broken Hill, il fait une excursion le long de cette barrière qui, avec ses 5309 kilomètres, est la plus longue clôture du monde et protège tout le sud-est du pays. Elle date de la fin du XIX^e siècle, et témoigne de la lutte acharnée entre l'homme et la nature, une lutte qui peine à respecter l'éthique environnementale développée depuis les années 1970. Les efforts faits pour entretenir cette barrière ne semblent pas seulement

¹³ Le matériel génétique des chiens de Pemba, île devant la côte tanzanienne, prouverait, selon Coppinger, qu'ils sont les descendants des premiers chiens devenus domestiques (ou commensaux) à l'époque mésolithique de l'histoire humaine. Ce ne seraient en aucun cas des animaux de compagnie abandonnés ou divagants.

¹⁴ « Dingo », in *L'Homme qui a vu l'ours*, Paris, P.O.L., 2006, pp. 852-866.

disproportionnés mais encore inefficaces : la sous-espèce des dingos (« le dingo pur ») est en voie de disparition par l'hybridation croissante avec les chiens domestiques. Ceci a poussé la IUCN (*International Union for the Conservation of Nature*) à classer en 2004 l'animal dans la catégorie « vulnérable » de sa liste rouge, ce qui n'empêche pas le Bureau pour la destruction des chiens de charger ses employés de tuer autant de dingos que possible. Avant l'arrivée des colons britanniques, les dingos coexistaient de manière paisible avec les Aborigènes qui les avaient ramenés d'Asie et domestiqués. Aujourd'hui, doublement menacées d'extinction, que ce soit par la chasse ou par une hybridation inévitable, ces bêtes témoignent de l'altération accélérée du monde animal et naturel dans lequel baigne l'homme.

Les chiens errants : des intermédiaires

L'enquête sur les chiens errants n'a pas seulement fourni un motif au narrateur pour faire un tour du monde en précarité et pour réfléchir de manière plus générale sur les rapports entre l'homme et les animaux mais l'a mis en contact avec un grand nombre d'individus qui lui ont facilité l'accès à d'autres cultures – que ce soient des cireurs de chaussures, des chauffeurs de taxis, des coureurs de frontière (en Australie, les « boundary riders »), des sans-abri, d'anciens militaires du Congo, des journalistes-écrivains comme lui-même, ou des zoologues comme le professeur russe avec qui il retourne à contrecœur en Turkménistan, à Achgabat « la capitale la plus inhospitalière du monde » (CM, p. 339). Le président mégalomane Nyazov aurait installé dans le zoo de cette ville les derniers « chiens chanteurs » provenant de Nouvelle-Guinée, sous-espèce probablement disparue dans son milieu naturel¹⁵ (CM, p. 337). Voilà où nous en sommes venus, semble suggérer le narrateur. Pour éviter la disparition de certaines espèces, il faut enfermer les derniers survivants dans un zoo, tandis que d'autres, animaux de compagnie abandonnés et ensuite ensauvagés, font l'objet d'opérations d'extermination.

Dans ses contacts et confrontations avec hommes et animaux, le narrateur, qui est comme Rolin journaliste et romancier, se montre un anti-héros revendiqué, observateur apparemment désinvolte, ironique, et parfois caustique¹⁶. Mais l'observation de ses semblables reste dans

¹⁵ Le chien chanteur de Nouvelle-Guinée est à l'origine un chien domestique retourné à l'état sauvage, au même titre que le dingo australien avec lequel il est apparenté. Leur hurlement mélodieux et extrêmement modulé est à l'origine de leur appellation.

¹⁶ Interrogé sur ses rapports avec les narrateurs dans ses livres, Rolin répond : « Ça ne m'intéresserait pas de faire de l'autofiction. J'écris dans une démarche plus générale, quitte à laisser passer à mon insu des choses assez intimes. D'autre part je me rends compte dans les personnages que je construis, à travers le temps que je passe à

ce texte subordonnée à celle des chiens et de leur environnement. Dans l'image du chien errant, paria vivant en proximité avec les hommes mais à l'écart et en liberté, on pourrait voir celle de l'auteur-narrateur, qui gagne sa vie en couvrant des conflits dans le monde entier, en témoignant du destin de leurs auteurs et victimes. Tout compte fait, il se trouve, lui aussi, en marge des différentes sociétés qu'il observe. Que cette liberté se paie de solitude est un fait que le narrateur assume avec stoïcisme. Si le texte se teinte parfois de mélancolie, celle-ci reste très discrète, contrebalancée par des remarques auto-ironiques.

Le narrateur partage avec les auteurs qu'il cite, écrivains et correspondants de guerre, sa fascination pour les chiens comme témoins de désordre, dans un contexte troublé (CM, pp. 85-95). Comme point de départ pour ses excursions intertextuelles, il a choisi le *Voyage en Égypte* de Flaubert¹⁷, qu'il suit dans ses pérégrinations autour de Caire et dans la haute vallée du Nil, en sélectionnant les scènes dans lesquelles il est question de chiens. Ceci nous vaut des descriptions d'une gigantesque décharge, sur lesquels hommes et animaux trouvent de quoi survivre, avec vue sur les pyramides de Gizeh, et du paysage au bord du Nil, pollué et défiguré par des ruines industrielles et des équipements portuaires à l'abandon (CM, pp. 67-83).

Dans le chapitre suivant, les témoins des grands conflits du XX^e siècle prennent le relais : sont mentionnés le journaliste américain John Reed, qui a couvert pour la presse la guerre des Balkans en 1915 ; Curzio Malaparte, envoyé en 1941 comme correspondant de guerre pour un journal italien sur le front de l'Est, et Vassili Grossman, qui a tiré de ses expériences comme correspondant du journal de l'Armée rouge entre 1941 et 1945, le roman *Vie et Destin*, que l'on compare souvent à *Guerre et Paix* de Tolstoï. Rolin a, lui, puisé dans les *Carnets de guerre* de Grossman¹⁸. Bien que Rolin

recueillir les matériaux d'un livre, que ce n'est pas tout à fait moi non plus. Il y a quand même un léger décalage entre ce que je suis et le narrateur. Je ne raconte en général que des choses qui m'arrivent dans le contexte de la recherche ». Interview avec Jean Rolin, « Le meilleur ami de l'homme », propos recueilli par Thomas Flamerion pour Evéne.fr, le 17 février 2009 (<www.evene.fr/livres/actualite/jean-rolin-chien-mort-apres-lui-1828>).

¹⁷ Dans l'édition du manuscrit original établie et présentée par Pierre Marc de Biasi, Paris, Grasset, 1991, pp. 228, 241, 347, 364, 388.

¹⁸ Les reportages de John Reed (1887-1920) sur la guerre civile au Mexique ont été réunis dans *Insurgent Mexico* (1914) et ses articles sur le début de la Révolution de 1917 dans *Ten Days That Shook the World* (1919). Les scènes citées par Rolin viennent de *The War in Eastern Europe* (1916) (*La guerre dans les Balkans*, trad. de François Maspero, Paris, Le Seuil, 1996) ; de Vassili Grossman, *Carnets de guerre : de Moscou à Berlin*, textes choisis par Antony Beevor et Luba Vinogradova, Paris, Calmann-Lévy, 2007 ; de Curzio Malaparte, *Kaputt*, Paris, Galimard, « Folio » 1996 (trad. française de 1946, Denoël). Les six parties de *Kaputt* sont consacrées à des animaux différents,

s'abstienne d'exprimer des sentiments d'admiration ou de respect, il cite ces auteurs sans l'ironie qu'il réserve par exemple à un Jonathan Littell. À l'exception peut-être de Malaparte qui « puise [trop] généreusement dans les ressources de son imagination » (CM, p. 92), ils doivent avoir été des reporters modèles pour lui. Souvent, il connaît les lieux qu'ils évoquent parce qu'il s'y est rendu lui-même lors d'autres guerres, plus récentes (celle des années 1990 entre la Serbie et la Bosnie par exemple), ou bien par des lectures faites pour d'autres livres. Ainsi, dans *La Clôture*, Rolin se sert de différentes sources écrites pour suivre son protagoniste, le personnage historique du maréchal Ney, surnommé « le Brave des braves », dans les campagnes de Napoléon, d'Austerlitz à Moscou.

Les scènes funestes sélectionnées dans les textes-sources constituent une toile de fond sombre qui contamine les lieux évoqués par le narrateur : elles portent toutes sur des cadavres humains dévorés par des chiens affamés, à l'exception de la dernière. Grossman y évoque une visite éclair à la propriété de Tolstoï en pleine débâcle de l'Armée rouge ; il s'arrête un moment devant sa tombe : « Au-dessus d'elle les avions de chasse hurlent, les explosions sifflent. Et cet automne majestueux et calme. Comme c'est dur. J'ai rarement senti une douleur pareille » (CM, p. 95). Selon Malaparte dans *Kaputt*, aucune voix humaine ne peut égaler celle des chiens dans l'expression de la douleur universelle (CM, 90), mais selon le narrateur commentant ce passage de Grossman, « aucune 'voix de chien' ne vient exprimer cette douleur mieux que la voix humaine ne saurait le faire » (CM, p. 95). Rappelons que le texte se termine sur l'évocation des « chiens chanteurs ». (CM, p. 243). Si l'on considère le chien errant comme une métaphore de l'auteur-narrateur, on trouve dans le dernier chapitre un autre élément que celui-ci a en commun avec ces animaux : le chant.

Dans un autre passage, le narrateur mentionne encore la lecture des *Bienveillantes* (2006) de Littell, entreprise dans laquelle il dit ne s'être lancé qu'après avoir lu quelque part que le projet de ce livre avait été inspiré par une photographie prise pendant le siège de Leningrad, représentant le corps d'une jeune femme en partie dévoré par des chiens¹⁹. Le narrateur abandonne le livre « peu propice [par son épaisseur] à la lecture ambulante » (CM, p. 236), bien qu'il l'ait déjà coupé en deux parties, dans le logement tanzanien où il a passé la nuit en route vers Pemba, non sans en avoir enlevé la page où la scène à l'origine de la photographie est décrite. Il n'est pas tout à fait certain que ce traitement témoigne d'une appréciation sans réserves.

la troisième aux chiens. Rolin mentionne également un roman de l'auteur cubain Leonardo Padura, *L'Homme qui aimait les chiens*, Paris, Métailié, 2011 [2009], sur la vie et la mort de Trotski et son assassin Ramon Mercader.

¹⁹ Littell, Jonathan, (2006) *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, p. 171.

Reste encore le titre, emprunté à la phrase finale d'*Au-dessous du volcan*. Ce roman, traduit en français en 1949 et devenu assez rapidement un livre culte, a fait partie des lectures de jeunesse de Rolin²⁰. Dans *L'Organisation* (1996), roman autobiographique sur son passé d'activiste politique dans les années 1970, Rolin, qui ne laisse passer aucune occasion de se moquer de l'idéalisme hésitant du jeune intellectuel de gauche qu'il était à l'époque, raconte qu'à part *Voyage au bout de la nuit*, jamais aucun livre ne l'avait impressionné aussi fortement que celui de Lowry. Avec beaucoup d'autodérision, le narrateur remarque : « Après cette lecture je ne pus me défaire de l'idée qu'il était peut-être encore plus beau de mourir pour rien, à l'apogée d'une cuite formidable, que pour la cause du peuple et en pleine possession de ses moyens »²¹. Le protagoniste alcoolique de Lowry, l'ex-consul britannique, Geoffroy Firmin, est assassiné le soir de la Fête des morts, en novembre 1939, à Cuernavaca, par des bandits fascistes. Son corps est balancé dans un ravin, et on jette un chien mort après lui. Au Mexique, les chiens étaient ou sont considérés comme les compagnons des hommes dans la mort et parfois étaient aussi sacrifiés à la mort de leur maître²². Ce sacrifice devait aider le défunt maître à franchir les neuf fleuves qui le séparaient du royaume des morts. Le chien mort qui rejoint le consul au fond du ravin n'est donc pas seulement le signe d'un mépris ultime, de dérision, mais encore une allusion à une croyance mexicaine²³.

Paysages urbains

En général, les animaux jouent un rôle considérable dans l'œuvre de Rolin. Outre l'ours du titre, on compte dans le recueil de reportages de 2006, des dizaines de représentants du règne animal – des pandas en Chine, des tigres dans le delta du Gange, des squales en Somalie, des écureuils au Cap d'Antibes, ainsi que des porcs, bull-terriers et dingos en Australie. Dans ses reportages sur les animaux, l'auteur ne manque

²⁰ Lowry, Malcolm, (1979) *Under the Volcano*, Harmondsworth, Penguin [New York, Reynal & Hitchcock, 1947] (trad. française de 1949, Club français du livre). Sur l'histoire d'un amour impossible plane l'ombre de la Guerre civile espagnole, de l'avènement du nazisme en Europe et de ses répercussions sur le nationalisme mexicain.

²¹ Rolin, Jean, (1996) *L'Organisation*, roman, Paris, Gallimard, p. 57.

²² Dans la culture aztèque, ces chiens, « couleur de lion » c'est-à-dire de soleil, accompagnent le défunt comme Xolotl (le dieu du feu) avait accompagné le soleil pendant son voyage sous la terre. La référence à Lowry semble par ailleurs être une affaire de famille ; de l'autre Rolin, Olivier, le frère aîné de l'auteur, on trouve un hommage à Malcolm Lowry sur le site de François Bon, intitulé *Cabane au Canada*. (<<http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article1359>>).

²³ Voir Ackerly, Chris and Clipper, Lawrence, (1984) *A Companion to Under the Volcano*, Vancouver, University of British Columbia Press, p. 445.

jamais d'aborder les enjeux de la lutte pour l'environnement ni de mettre en relief les contradictions entre cette lutte et d'autres intérêts jugés plus urgents. Aussi, pour le lecteur de Rolin, l'évocation des lieux archétypiques du monde contemporain sous l'angle des chiens errants n'est-elle pas complètement inattendue. Cette approche oblique permet l'évocation d'endroits très divers, accompagnée de diagnostics désabusés ou subversifs. La plupart des chapitres commencent par des noms de lieux détruits par la misère ou la guerre.

Ainsi, la ville qui inaugure cette longue énumération de lieux sinistrés, Turkmenbachi, au bord de la mer caspienne, est-elle semée d'épaves d'un grand nombre de chalutiers en fer et des ruines d'un chantier naval. L'effondrement de l'activité industrielle à la suite de la dissolution de l'URSS et son remplacement progressif par une économie de troc ou de bricolage se reflète dans une évolution « non moins cataclysmique des structures familiales et sociales » : les hommes sont au chômage et alcooliques, les femmes doivent pourvoir à la survie journalière de leurs familles (CM, p. 18). Autre endroit sinistre : les passages derrière la place Kosmomolskaya à Moscou. La foule qui peuple ces passages en 2007 est composée « de prolétaires, de voyous, de militaires et de flics, les uns et les autres appartenant plutôt au sexe masculin : [...] on observe combien le public du passage constitue tout compte fait le combustible idéal d'une révolution sociale » (pp. 34, 35). Remarque qui révèle un certain scepticisme de l'auteur-narrateur par rapport au phénomène révolutionnaire.

Une affiche de « Miss Tyre » 2005, Maya Nehmeh, dans les rues désertes de la ville libanaise sous le feu de l'armée israélienne, amène la remarque que cette Miss Maya Nehmeh était peut-être appelée à conserver son titre un an de plus. « Et », ajoute le narrateur, « en cas de victoire complète du Hezbollah peut-être même serait-elle la dernière dans la lignée des miss Tyre » (CM, p. 123), allusion caustique à la position de la femme sous les régimes fondamentalistes Bombardée en juillet 2006 par Israël, Beyrouth est « uniformément recouvert de cette couche de matière pulvérulente et grise que l'on observe sur tous les sites bombardés effaçant la couleur des objets et estompant leurs contours comme il arrive parfois dans les paysages de cauchemar ou de science-fiction » (CM, p. 109). Mais à Baalbek, les ruines des temples antiques restent féeriquement illuminées toute la nuit : figurant sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, c'est l'un des rares endroits de la ville que les bombardements israéliens épargnent. Des pierres mortes valent plus qu'un homme vivant. Les chiens errants ont profité de cette situation avantageuse. Dans la lumière « gris perle » de l'aube, le narrateur voit apparaître « une meute [de chiens errants] qui hurle et caracole au milieu des ruines, avec une ardeur digne d'une scène de chasse » (CM, p. 137). « Mais », dit le narrateur, « on ne peut pas toujours être de bonne humeur »,

et à Santiago de Chili, la rivière Mapocho lui rappelle les berges de la Miljacka dans la traversée de Sarajevo à l'époque de la guerre civile : « il me sembla [...] que ces deux rivières, dont l'une au moins avait charrié quantité de cadavres, partageaient quelque chose de funèbre et maléfique » (CM, p. 65).

Formidable écrivain paysagiste, Jean Rolin a abandonné, après *La Clôture*, le pavé parisien à des confrères comme Philippe Vasset, Thomas Clerc et Xavier Boissel pour faire le tour d'un monde bouleversé par tout ce qui lui ont 'apporté' ou enlevé le XX^e siècle et le début non moins catastrophique du troisième millénaire²⁴. J'ai déjà cité la description de la décharge publique titanesque de Tijuana, à laquelle la lumière du couchant et ses dimensions colossales semblent conférer une sorte de beauté inquiétante. Cela vaut aussi pour les descriptions des paysages pollués d'Égypte et les villes bombardées du Liban. Et il y a de nombreux autres lieux apparemment inhospitaliers qui, vus par les yeux de Jean Rolin, évoqués sous sa plume, suscitent l'intérêt du lecteur alors que celui-ci leur tournerait peut-être le dos s'il y était confronté dans la réalité. Rolin entremêle souvenirs personnels, précisions historiques et références intertextuelles. Il met en scène des personnages survivant dans un environnement que nous qualifierons d'inhabitable, et manifeste un étonnement mélancolique devant le spectacle des dégâts causés par la folie des hommes. La mise en parallèle des catastrophes du présent et du passé ne lui permet guère d'être optimiste sur le devenir des hommes²⁵. Peut-être que ses compagnons de route, les chiens errants, associés au monde des morts, offrent un certain réconfort par leur résistance tenace à l'éradication. Cependant, bien que tous les lieux qu'évoque Rolin dans ce texte soient frappés par les grands fléaux de notre époque, ils sont sauvés de la déshumanisation par le style précis et laconique de l'écrivain-reporter qui, investigateur discret parmi les ruines dont il a fait son habitat, fait preuve d'une empathie pudique à l'égard des êtres et d'un sens tonique de l'ironie situationnelle.

Bibliographie

Œuvres de Jean Rolin (sélection)

–, (1994) *Cyrille et Méthode*, roman, Paris, Gallimard.

–, (1996) *L'Organisation*, roman, Paris, Gallimard (Prix Médicis).

²⁴ Vasset, Philippe, (2007) *Un livre blanc*, Paris, Fayard ; Clerc, Thomas, (2007) *Paris, musée du XXI^e siècle. Le dixième arrondissement*, Paris, Gallimard ; Boissel, Xavier, (2012) *Paris est un leurre. La véritable histoire du faux Paris*, Paris, éditions inculte.

²⁵ Moins pessimiste pourtant que le film dont je me suis inspirée pour le titre de cette contribution, *Dogville* (2003) de Lars von Trier, qui est une démonstration des noirs de l'âme humaine, peu encline au partage ou à la compréhension de l'inconnu.

- , (1995) *Zones*, Paris, Gallimard.
- , (2000) *Campagnes*, Paris, Gallimard.
- , (2002) *La Clôture*, Paris, P.O.L.
- , (2005) *Terminal Frigo*, Paris, P.O.L.
- , (2006) *L'Homme qui a vu l'ours*, Paris, P.O.L.
- , (2007) *L'Explosion de la durite*, Paris, P.O.L.
- , (2009) *Un chien mort après lui*, Paris, P.O.L.
- , (2011) *Le ravissement de Britney Spears*, roman, Paris, P.O.L.
- Ackerly, Chris et Clipper, Lawrence, (1984) *A Companion to Under the Volcano*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1984.
- Boissel, Xavier, (2012) *Paris est un leurre. La véritable histoire du faux Paris*, Paris, Éditions Inculte.
- Clerc, Thomas, (2007) *Paris, musée du XXI^e siècle. Le dixième arrondissement*, Paris, Gallimard.
- Gourevitch, Philip, (1998) *We Wish to Inform You That Tomorrow We Will Be Killed With Our Families*, New York, Farrar, Straus and Giroux.
- Grossman, Vassili, (1980) *Vie et Destin* (trad. de Alexis Berelowitch et Anne Coldefy-Faucard), Lausanne, L'Âge d'Homme.
- Lowry, Malcolm, (1979) *Under the Volcano*, Harmondsworth, Penguin [New York, Reynal & Hitchcock, 1947].
- Malaparte, Curzio, (1996) *Kaputt*, Paris, Gallimard, « Folio » (Première édition italienne 1943, trad. française 1946, Denoël).
- Padura, Leonardo, (2011) *L'Homme qui aimait les chiens*, Paris, Métailié [2009].
- Rolin, Olivier, *Cabane au Canada*, <www.tierslivre.net/spip/spip.php?article1359>, consulté le 20 juillet 2013.
- Simon, Anne, (2011) « Chercher la trace, écrire l'esquive : l'animal comme être de fuite, de Maurice Genevoix à Jean Rolin », in Coquio, Catherine, Campos, Lucie et Engelibert, Jean-Paul, (dir.) *La Question animale*, pp. 167-181, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Interférences ».
- Montfrans, Manet van, (2011) « Non-lieu, nom de lieu, lieu de mémoire : La clôture de Jean Rolin », in Obergöker, Timo (dir.) *Les lieux de l'extrême contemporain : Orte des französischen Gegenwartsromans*, pp. 111-124, München, Martin Meidenbauer.
- Vasset, Philippe, (2007) *Un livre blanc*, Paris, Fayard.